

2^e année. — N° 91.

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

12 Août 1916

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. ; Étranger : 20 fr.)

(30, Rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère : 39-61)

J'ai vu...



AOÛT 1914

AOÛT 1916

DEUX DATES, DEUX VISAGES

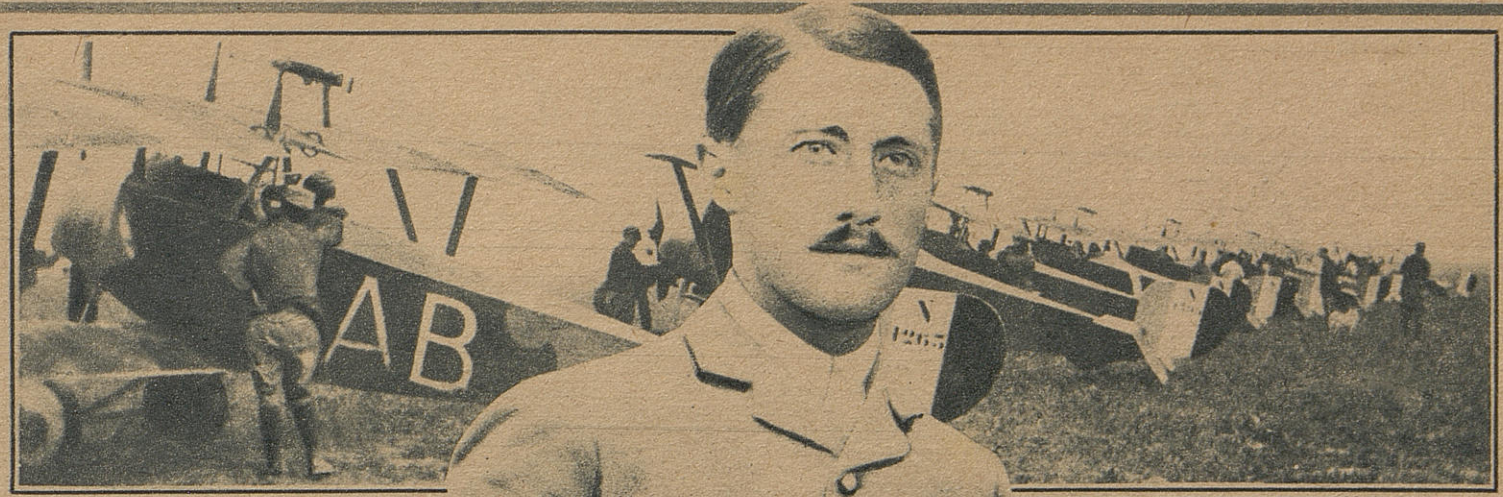
FOP. 47



AVEC LES SOLDATS QUI CONQUIRENT HERBÉCOURT

Ce sont des documents pris en pleine bataille. En haut : sur nos premières lignes, voici des batteries de 155 en action qui, pendant trois jours, bouleversèrent les défenses allemandes d'Herbécourt. En bas : des sections de mitrailleurs s'appêtent à partir pour soutenir les troupes d'assaut. Déjà les prison-

niers allemands affluent dans nos lignes. Au premier plan, on remarque deux Bavarois qui portent dans une toile de tente un de leurs officiers supérieurs grièvement blessé. Sur le monticule de la tranchée ennemie, élargie par nos obus et conquise, un officier français regarde les vaincus.



Une escadrille de Nieuport

prête à partir au combat.



Les témoins du drame.



Les débris des avions abattus.



Les soldats français rendent les derniers

devoirs aux dépouilles des aviateurs ennemis.

LE SACRIFICE HÉROÏQUE DE

Voici l'émouvant communiqué qui dit sa mort : « Dans la matinée du 27 juillet, un avion français, piloté par le maréchal des logis de Terline, a attaqué un appareil allemand qui survolait Châlons. Le pilote français venait d'ouvrir le feu, lorsque sa mitrailleuse s'écroula. Deux de nos avions virent alors le maréchal des logis de Terline foncer à toute vitesse sur

L'AVIATEUR DE TERLINE

« son adversaire, le culbuter et l'entraîner dans sa chute. Le pilote français et les deux aviateurs allemands tombés à l'instant de nos lignes ont été tués. » Nous donnons ici, avec le portrait du héros, quelques documents de ce drame glorieux.

Le maréchal des logis de Terline.

LES PILOTES ALLEMANDS

« Pour bien battre ses ennemis, il faut les bien connaître. »

DES SOLDATS QUI NE FONT PAS " CAMARADE ".

Il est de bon ton, on ne sait pourquoi, de dénigrer par principe l'adversaire. Les journaux humoristiques représentent, sur presque toutes leurs caricatures, des Boches en train de faire « Kamarades ». C'est de l'esprit facile. Le lecteur crédule peut supposer que, s'il en est ainsi, il est étonnant que la victoire finale n'arrive pas plus rapidement. Pourquoi amoindrir la qualité de l'ennemi? N'est-ce pas en même temps diminuer la nôtre? Ceux qui ont vu de près les Allemands savent qu'ils se défendent brillamment. Et nous n'avons que plus de mérite à les tenir en échec. Ce qu'on peut dire — et ce qui est bien différent, — c'est qu'ils n'ont pas de ces étincelles d'héroïsme si fréquents du côté des Alliés. Ils sont courageux, mais non téméraires, et n'ont confiance que dans la tactique du nombre. Dans l'aviation, ils possèdent quelques champions remarquables, mais ceux-ci, contrairement aux nôtres, n'essaient pas de combattre les avions de chasse, plus difficiles à atteindre; ils s'attaquent plutôt aux appareils de reconnaissance, de réglage ou de bombardement. Si un toréador de l'air les traque et les met en demeure de se défendre, ils ne fuient pas, ils acceptent la rencontre, parfois avec succès, mais ne la recherchent pas. C'est ce que l'on n'a pas assez expliqué au public, qui croit trop aisément que nos pilotes n'ont qu'à se présenter pour que l'espace redevienne libre. Comme on ne lui parle que très rarement des pertes cruelles que nous subissons, il serait tenté de croire que l'aviation est le refuge des embusqués. Et pourtant elle est la seule arme où l'on meurt aussi bien à l'avant qu'à l'arrière, où les périls sont permanents et proviennent non seulement de l'ennemi, mais des éléments et des vices de construction. Jamais on ne vantera assez l'audace de nos pilotes, et nous croyons faire acte de loyauté en rendant justice à l'adversaire que nos aviateurs combattent chaque jour avec héroïsme. Il est très redoutable: il est vrai qu'il l'est devenu en nous imitant.

L'AVIATION ALLEMANDE PENDANT LES PREMIERS MOIS DE LA GUERRE.

Oui, pendant les huit premiers mois de la campagne, il fut pour ainsi dire inexistant. La guerre aérienne n'offrait qu'un rapport lointain avec ce qui avait été prévu par les autorités allemandes. Celles-ci étaient dépayées. Selon l'habitude, elles ne pouvaient improviser. Elles étudièrent nos méthodes, elles observèrent nos appareils, elles essayèrent de connaître nos inventions. Au début, il leur était pénible d'abandonner la théorie de l'aviation lourde. Elles construisirent des modèles qui leur causèrent de fâcheux échecs. Elles finirent par admettre que la chasse exigeait des avions légers, souples, maniables. Mais comment les faire? Dame, en les copiant. Fidèles à leurs principes des temps de paix, les Boches plagièrent. Nous possédions le monocoque Morane-Saulnier, ils firent le Fokker; nous avions le biplan Nieuport, ils fabriquèrent le biplan de combat Aviatik. Garros avait créé le tir dans l'hélice. Ils l'adoptèrent. On fit grand cas du Fokker, à l'époque où

nous avions abandonné son modèle. On admira leurs dispositifs. Ils nous les avaient simplement volés!

Mais ces appareils, il fallait les confier à des pilotes, et ce n'était pas aussi facile qu'on peut le supposer. Nous espérions qu'il ne s'en trouverait pas d'assez audacieux. Nous avions tort. De nouveaux aviateurs surgirent qui surent les conduire. Les champions du temps de paix disparurent et furent supplantés par les jeunes. De même que la guerre nous a valu les Navarre, Nungesser, Guynemer, Chaput,

L'ORGANISATION D'UNE ESCADRILLE ALLEMANDE. — SON RECRUTEMENT.

Chaque escadrille allemande comporte en principe six avions, six pilotes et six observateurs. Ces six avions sont des appareils de reconnaissance, de réglage ou de bombardement. Presque chaque unité est complétée par deux avions de chasse qui servent à escorter les autres dans leurs missions. Telles sont les escadrilles d'armée. D'autres sont spécialisées: il y en a pour les réglages d'artillerie, d'autres pour la chasse, auxquelles on peut ajouter les escadres de combat, créées depuis l'offensive de Verdun.

La fabrication mensuelle des usines allemandes d'aviation produit une moyenne de 250 appareils. On peut dire, sans donner d'autres précisions, que, sous le rapport des avions et des pilotes, nous avons de loin l'avantage sur l'ennemi.

Au début de la guerre, on se servit des aviateurs militaires du temps de paix. Mais bientôt ils devinrent rares et le travail était vraiment périlleux. L'arme d'élite où la noblesse tenait la meilleure place dut s'adresser à la bourgeoisie pour compléter les cadres et fournir, si possible, des éléments de valeur. Un appel fut lancé par l'autorité militaire, demandant de s'engager à ceux dont l'instruction générale et les antécédents techniques pouvaient fournir des pilotes ou des mécaniciens. La vie ne fut pas toujours agréable pour les ouvriers admis à partager l'existence des hobereaux. J'ai vu à Verdun, au début de 1915, un aviateur allemand qui, metteur au point depuis de longues années dans une usine parisienne, avait mieux aimé se rendre que supporter plus longtemps les brimades que sa situation civile modeste lui valait de la part des nobles de son escadrille.

(A suivre.) JACQUES MORTANE.

CENSURÉ

Chainat, de Rochefort, sans compter tant d'autres qu'on ne peut désigner que par les lettres de l'alphabet, l'Allemagne put célébrer une série de ténors qui n'avaient jamais piloté avant les hostilités. Les Hirth, Janin, Stoffler, Beaulieu et autres aviateurs réputés furent tués dès le début ou réussirent à s'embusquer. Les pertes furent nombreuses, mais peu à peu l'aviation s'organisait. Les écoles fonctionnaient, les postulants étaient soigneusement choisis, les demandes s'accumulaient. Et tous ceux dont on parle aujourd'hui outre-Rhin sont des apprentis de la campagne: Immelmann et Bœlke étaient des officiers de réserve, ingénieurs électriciens dans le civil. Ils ont conquis la gloire, tandis que Hirth, le meilleur champion des temps héroïques, se contente d'inculquer les bons principes aux élèves d'une école du côté de l'Alsace. Evidemment, il est à l'abri. En France, le public saura juger ceux qui, s'étant servis de l'aviation pour y gagner des décorations et de l'argent, ont préféré rester à l'arrière pendant que leurs camarades risquaient quotidiennement leur existence. En Allemagne, personne ne songe à faire à Hirth un grief de ne connaître la guerre que par les on-dit. Qu'aurait-on pensé de Garros, de Gilbert, de Pourpe s'ils l'avaient imité?

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 28 Juillet au 4 Août

VENDREDI 28 JUILLET. — Les Anglais chassent définitivement les Allemands du bois Delvalle et de Longueval. — Les Russes s'emparent de Brody, et au nord deloutzk font 20000 prisonniers dont 2 généraux et 400 officiers. — A Paris, le Sénat vote la loi sur les loyers.

SAMEDI 29. — Raid de zeppelins sur l'Angleterre. — A New-York, une explosion détruit 100 wagons de munitions. 50 morts, 200 millions de dégâts.

DIMANCHE 30. — Dans la Somme, les Français parviennent aux abords de Maurepas, reprennent la ferme Monaco et la station de Hem.

LUNDI 31. — Dans la Somme, toutes les contre-attaques allemandes contre les nouvelles positions conquises par les Français sont repoussées avec de grandes pertes pour l'ennemi.

MARDI 1^{er} AOUT. — Sept zeppelins survolent la côte anglaise.

— Au nord du Dniester, les Russes sont victorieux et passent la rivière du Korapetz.

— Le sous-marin allemand " Deutschland " quitte Baltimore.

MERCREDI 2. — Près de Fleury, les Français font 1100 prisonniers.

JEUDI 3. — Les Français reprennent le village de Fleury et font 700 nouveaux prisonniers.

— Sir Roger Casement est pendu à Londres.

— Un nouveau contingent russe débarque à Brest.

VENDREDI 4. — Les Français reprennent définitivement Fleury et l'ouvrage de Thiaumont. Ils font encore 400 prisonniers.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner au prochain numéro nos séries : Les Jeunes Grogards et le Carnet d'un Prisonnier dont nous donnerons, le 17 août, la dernière partie.



“ VOS PAPIERS MILITAIRES, S'IL VOUS PLAÎT ? ”

C'est une scène de tous les jours à Paris et caractéristique de l'état de guerre. Sur les grands boulevards aussi bien que dans les quartiers excentriques, un barrage d'agents interrompt parfois la circulation des promeneurs et passe au crible tous

les civils qui paraissent en état de servir. “ Votre livret militaire ? ” Et l'interpellé, étranger ou réformé, s'exécute sous l'œil un peu ironique des promeneuses qui pensent à Celui qui, dans la Somme, règle à sa manière leur compte aux Boches.

AVEC L'ARMÉE BRITANNIQUE

De notre correspondant particulier.

ELLE est « illimitée » cette « méprisable petite armée » dont parlait jadis le Kaiser, au temps où tous les espoirs lui étaient permis. Jamais elle ne m'a donné une telle impression de nombre et de force, que ce quinzième jour de la bataille de Picardie, quand les divisions bivouaquant dans la vallée de la Somme offraient au spectateur le fourmillement kaki de leurs bataillons.

Ils sont jeunes, ardents, grisés déjà par l'atmosphère de bataille dans laquelle nous vivons depuis deux semaines, ces Tommies nés d'un coup de la baguette magique du grand Kitchener of Khartoum, l'organisateur de la victoire.

Les hommes ont couché en plein air. Le vent frais du matin passe sur les petites tentes-abris et les officiers vérifient les équipements de toile bise de leurs pelotons respectifs.

L'un d'eux, un vétéran des guerres du Transvaal, du Somaliland, des frontières afghanes, me dit en allumant sa pipe :

— Nous savons que vous êtes aux portes de Péronne. Mais nous allons vous rattraper. Nous sommes un peu là, dans les courses d'obstacles. J'ai gagné tous les « cross country » à Aldershot et je vous assure que si les Boches nous barrent le passage, nous leur en mettrons dans le buffet.

Un officier d'état-major de la ...^e division passe. Il nous annonce tout joyeux la prise de Bazentin. Au même moment, le chef de bataillon siffle pour le rassemblement aux faisceaux.

— Boys ! dit un jeune sous-lieutenant à ses hommes, nous allons être en retard pour le pudding... *Hurry up !*



Sous le feu, au combat de Contalmaison, un "tommy" emporte son officier blessé.

Ce matin, dans la brume, les batteries de siège, dissimulées avec un art consommé, lancent leurs éclairs lumineux autour de nous. Installés dans un abri, le capitaine W... et moi, nous assistons au repas d'un obusier de six pouces. Servi par des artilleurs en manches de chemise, qui manœuvrent la pièce avec précision, les obus ventrus s'engouffrent dans l'âme fumante. Le coup part, ébranlant les tympans, suivi des trois autres des trois pièces voisines. L'objectif est à 8 000 mètres, là-bas, invisible, derrière la crête de la petite ville mutilée d'X...

Depuis dix heures, ces pièces tirent. Le poste de sans-fil, à 200 mètres, renseigne le chef de groupe. Pendant une accalmie de quinze minutes, nos artilleurs sortent de l'abri enfumé. La sueur perle sur leur front. L'un d'eux a faim. Il étend sur une tartine de pain la marmelade d'orange chère au poilu britannique. Nous lui demandons s'il est content

— Oui, ça va... C'est du travail soigné ! Et pas un Taube au plafond pour nous dénicher. C'est franc comme dans un champ de tir... Nous leur avons envoyé dans l'estomac quelque chose comme 80 000 kilos de fer. Il paraît que c'est fortifiant, n'est-ce pas, Bill ?

Et son camarade de rire, en se landinant sur ses longues jambes nouées dans des putties.

◆ ◆ ◆

L'absence de Taubes au plafond, selon la juste expression de l'artilleur, est aisément explicable. Nos avions font depuis des semaines des rondes incessantes au-dessus du front d'attaque.

En vérité, le ciel nous appartient. Avec ces vingt-cinq ballons

Le concert donné par l'artillerie lourde n'a presque pas cessé depuis quatorze jours. Avec des recrudescences d'intensité, des crescendos impressionnants, il ébranle les échos des vallées voisines.



Le maréchal French harangue des recrues.

Un groupe de blessés des fameux Sud-Africains qui s'emparèrent du bois de Belville, jouant aux cartes dans une cour d'un hôpital.

Le maréchal French inspecte un régiment de fusiliers.

J'ai vu.

« saucisses » et ces escouades de biplans qui patrouillent là-haut, les Taubes auraient fort à faire. Le parc d'aviation, un peu en arrière, présente lui aussi une belle animation. Pas un appareil sous les hangars. Les mécanos anglais, reconnaissables à leur calot kaki et aux mots *Royal Flying Corps*, brodés sur leurs épaules, vont et viennent affairés, préparant les rations d'eau et d'essence pour les nouveaux départs.

A peine un appareil rentre-t-il qu'un autre s'élève, léger, gracieux, frôlant l'herbe et s'envolant en spirales, pour recommencer son œuvre bienfaisante d'observation ou de protection.

◆ ◆ ◆

Des prisonniers passent.

La ...^e division en a fait 600. Sales, le chef hirsute, la jaquette minable, l'œil morne, ils marchent dociles, encadrés de cavaliers sabre au clair.

Ceux qui ont recouvré leurs sens, après la canonnade furieuse, ceux qui déjà se rendent compte que la guerre est finie pour eux, marchent d'un pas plus dégagé. Ils rejoignent en silence les autres Bavarois parqués dans des enceintes de fils de fer barbelés, en attendant la fouille et l'interrogatoire. J'en questionne un. Il est très anxieux de savoir s'il sera interné en France ou en Angleterre. Apprenant qu'il sera envoyé dans les Iles Britanniques, il fait la moue, hoche la tête et murmure, de son meilleur munichois :

— *Ach!* c'est ennuyeux... Il faudra traverser la Manche et j'ai le mal de mer.

Le colonel anglais auquel je traduis la remarque du Boche, rit de bon cœur et constate non sans raison que les traits comiques se mêlent toujours aux événements les plus tragiques.

◆ ◆ ◆

Au poste de secours de la ...^e brigade, près des tranchées abandonnées par l'infanterie qui s'est



MEME AU FEU, LES ANGLAIS RESTENT BOXEURS

Voici, d'après le croquis d'un combattant, comment une section de tommies nettoya une tranchée boche à Derville. Ils jetèrent leurs armes

et assommèrent les Allemands à coups de poing. L'officier prenait les Boches par le fond de la culotte, et les jetait par-dessus la tranchée.



Le fameux ballon

de la charge de Contalmaison.

portée en avant, des Tommies blessés légèrement, assis derrière les sacs de terre, causent. Ils attendent d'être pansés par le médecin-major, affairé dans sa casemate encombrée, qui sent l'acide phénique et le sang.

Ce sont des Écossais, de l'infanterie légère des Highlands.

Leur *kill* est poussiéreux et leurs jambes nues sont poudrées de gris. L'un d'eux a ficelé autour de sa ceinture trois ou quatre casquettes plates de Boches tués. Il s'y intéresse plus qu'à son bras en écharpe, qu'une balle a traversé. Il discute avec ses camarades dans un pittoresque dialecte écossais, malaisé à comprendre.

— Croyez-moi, Mac... C'était une damnée désagréable encoignure que cette redoute d'X... Un nid de sacrés sanglants

Bavarois qui nous canardaient plein la devanture... Leurs tranchées étaient rasées... Pas moyen de s'y abriter. Alors nous avons fait 300 yards sur l'estomac. J'en ai encore la crampe... Et sans cette fichue balle de mitrailleuse, j'étais dans le blockhaus avec la B Company... Bon sang de bon sort de malheur !... Quand même, j'ai déniché ces casquettes grises et je ne les

donnerais pas pour trois guinées, aussi vrai que je m'appelle Malloy... — Quant à moi, dit un autre dont la tête est déjà toute emmailotée de linges blancs et qui brandit un superbe casque d'officier de la garde prussienne, je ne changerai pas ceci contre toutes vos casquettes. Le particulier auquel il appartenait m'a déchargé son pistolet en plein visage, mais j'ai vraiment sans doute les os trop durs et il ne recommencera pas, je crois.

La conversation continue, tandis que, autour de nous, des 77 allemands éclatent, plus bruyants que dangereux.

— Si c'est ça leur tir de barrage, remarque un sergent sarcastique, autant lancer des pommes de terre dans un champ de cricket !

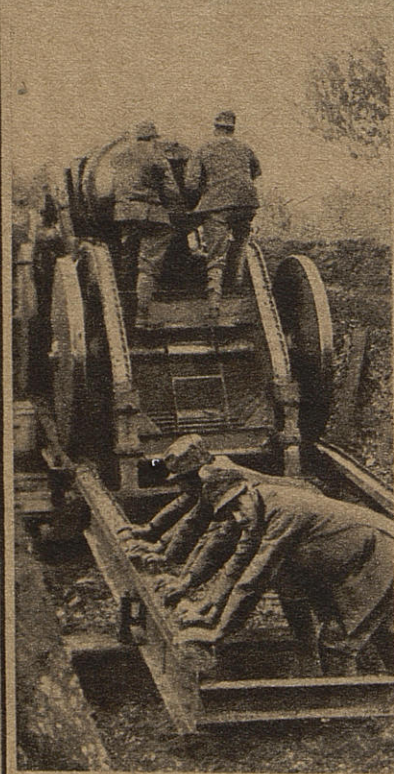
MAURICE DEKOBRA.



LA CHARGE AU FOOTBALL!

A Contalmaison, un régiment du Surrey chargea sous une pluie de projectiles, en courant après le ballon que les hommes poussaient à coups de pied vers les tranchées allemandes.

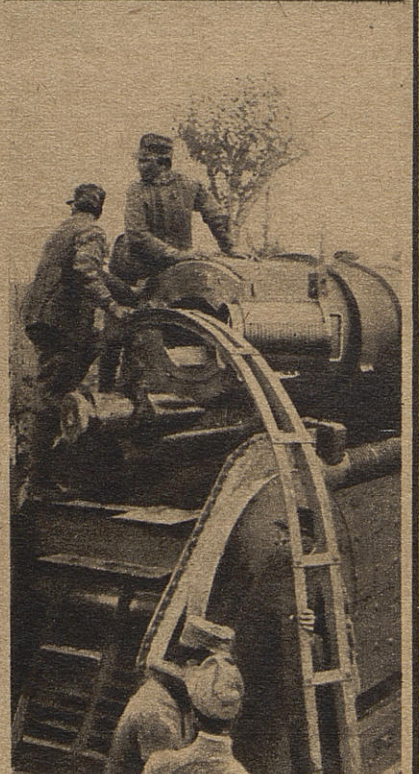
Un prêtre italien, le père Semeria, dit une messe militaire dans la basilique d'Aquilegia.



Une pièce lourde autrichienne prise dans la vallée de l'Adige.



L'adieu à la vieille mère avant le départ pour le front.



Un 320 italien sur la haute plaine des Sette-Comuni.

SUR TOUS LES POINTS DE LEUR FRONT, LES ITALIENS REFOULENT LES AUTRICHIENS

Nous avons déjà dit que, dès le 8 juin, l'armée italienne, surprise par la concentration de 2000 pièces lourdes sur une partie de leur front du Trentin, avaient dû, pour préparer leur contre-offensive, se replier et se donner le champ libre pour

mieux rebondir. Aujourd'hui, les Autrichiens sont refoulés. Exalté par le supplice infâme de "Cesare Battisti", rien n'arrête l'élan des Italiens, et les cadavres autrichiens entassés sur toutes les routes témoignent de l'acharnement de la bataille.

son
su
su
Vo
gé



LES SOLDATS RUSSES DANS NOS TRANCHÉES DE CHAMPAGNE

Dans l'infamante navette à laquelle les régiments du Kaiser sont contraints pour défendre la forteresse allemande attaquée sur tous les fronts à la fois, un cauchemar implacable les poursuit : Les Russes ! Partout les Russes se dressent devant eux ! Voilà maintenant dans nos tranchées de Champagne, ces Slaves géants que Paris acclama le 14 Juillet sur les boulevards et qui

ont presque fait le tour du monde pour venir se battre à côté de leurs frères français. Casqués d'acier, le visage protégé par les masques des nôtres, solides comme un mur, les soldats du Tsar font trembler les Allemands qui leur font face et qui ne peuvent désormais s'en retourner vers ce front oriental où les grandes armées russes balayent tout devant elles.

LA PAIX DE L'ARRIÈRE

I

LA NUIT

Elle ne tombe pas du ciel, mais monte lentement de la terre, recouvre toutes choses d'un voile qui s'obscurcit par transitions insensibles, comme une taie s'étend peu à peu sur une pupille qui devient aveugle. Et j'ai, en effet, l'atroce impression que je ne verrai plus clair jamais...

C'est quand les lignes du livre que je lisais se sont brouillées que j'ai compris que la nuit venait. Je regarde tout autour de moi : les formes subsistent, mais les couleurs sont abolies. Seul un petit étang, au loin, luit comme s'il était éclairé par dessous, humble reflet du feu central qui bouillonne et gronde éternellement sous nos pieds. De minute en minute sa pâleur se plombe : on dirait qu'à son eau on mêle de l'encre. Enfin il ne se distingue plus des terres d'alentour. Tout est plat, et noir, et lugubrement silencieux.

J'ai peur, tout seul, la nuit, dans les champs...

Ni lune, ni étoile. Où suis-je? Je vais au hasard, je ne m'oriente plus. Pourquoi marcher, changer de place, puisque partout l'ombre effrayante règne? Je sais qu'il n'y a rien devant moi, et cependant j'étends instinctivement les bras. Je heurte la nuit.

Et dire que nous passons la moitié de notre vie dans le noir! On ne s'en aperçoit presque pas, à la ville : il y a la lumière factice, les soirées mondaines, les théâtres. Mais, depuis ce soir, je sais ce que c'est que la nuit, la vraie nuit...

Je longe un petit bois. Je le devine, à ma gauche, qui frissonne, comme moi. Une brindille, en tombant, m'a caressé mystérieusement la joue. N'est-ce point une fée qui m'escorte de sa présence fluide, et murmure avec les mille voix des feuilles?

Il me semble que je deviens fou...

Pourtant, à ras de terre, très loin, une lueur blême paraît ; c'est l'aube triste de cet astre mort : la lune.

...Lueur incertaine, tôt ravie par un nuage, mais qui renaît l'instant d'après, comme un fragile bonheur.

Je n'ai plus peur. L'envoûtement est rompu. Comme il suffit de peu de chose pour que les hommes, les pauvres hommes, du fond du gouffre noir qu'est la vie, aient la lointaine et bienfaisante illusion de l'espoir!

II

LES DEUX PÊCHEURS

Le père Mitoux et le père Collard sont ennemis intimes. Mais, du côté de Mitoux, c'est une haine souriante, tandis que Collard rage perpétuellement.

Mitoux est gras et fleuri comme un moine ; Collard est sec et bilieux comme s'il avait une maladie de foie. Quand Mitoux rencontre Collard, il lui décoche en plaisantant quelque trait piquant qui le fâche ; et il rit en lui-même, dans sa graisse, satisfait d'avoir un ennemi comme d'autres le sont d'avoir un ami. Mais quand Collard rencontre Mitoux, il darde sur lui un œil noir et sournois : et il invente sur son compte des histoires horribles exagérément, en s'empressant volontairement la bouche

de rancune et de fiel, comme on suce une pastille amère.

La cause de cette haine est que tous deux sont pêcheurs enragés ; cette parité de goût, au lieu de les rapprocher, les éloigne.

L'un connaît tous les bons endroits de la rivière : il sait les fonds de sable où se complait le goujon, les fonds de pierre où gîte l'anguille, et les eaux vives que la truite remonte. Ses amorces sont des chefs-d'œuvre ; il prend des précautions pour pétrir les boulettes, il en manie la chair molle avec des doigts prudents de sage-femme, en suit des yeux la trajectoire et en approuve la chute exacte avec une précision d'artilleur. Ses « gaules » sont fines ; le « scion » en est flexible comme il sied ; et la ligne est résistante. Le flotteur suit le fil de l'eau ; le pêcheur le couve d'un regard ému, attentif à ses moindres tressaillements.

Le flotteur enfonce ; d'un coup bref le poisson est ferré ; puis, quand il est hissé sur le bord, il va rejoindre dans le « tambour » ses confrères d'infortune. Et le pêcheur, rayonnant, allume sa pipe avec une allumette-tison qui ne s'éteint pas au vent.

L'autre, au contraire, pêche avec autant de passion, mais sans méthode. Il amorce n'importe où, avec n'importe quoi, parfois trop tôt, parfois trop tard, et s'étonne de ne pas voir les poissons « chasser sur son coup ». Ses boulettes hétérogènes laissent filer à la dérive les vers de terre et le pain de chènevis ; et il jure, inlassablement.

Il lance maladroitement sa ligne, qui s'emmêle dans les arbres : et il pêche des feuilles. Enfin, la ligne est dans l'eau ; mais, au lieu de prêter attention au flotteur, il suit des yeux, avec une rage impuissante, les mouvements de son adversaire, qui extrait de cinq en cinq minutes des poissons d'argent du fond de la rivière, comme si une main inconnue et aquatique les accrochait à son hameçon. Et, sans cesse, le moulinet du bon pêcheur remonte de grosses pièces avec un bruit de crécelle ironique comme un ricanement.

... Voilà pourquoi Collard est l'ennemi aigri de Mitoux, et Mitoux l'ennemi jovial de Collard. Et lorsque tous deux se croisent dans l'unique rue du village, Collard regarde Mitoux d'un air sombre. Alors Mitoux, un sourire onctueux sur sa large face rasée comme celle d'un prêtre bon vivant, lève les yeux au ciel et murmure, en imitant le geste d'une pieuse supplication : « O mon Dieu, ayez pitié des pauvres pêcheurs. Amen. »

III

LA LAVEUSE

Les battoirs bavardent. J'aperçois de loin, parmi les autres laveuses, la Marie, ma vieille bonne, qui donne la fessée à une de mes chemises. Heureusement que je ne suis pas dedans !

Toutes ces femmes accroupies, ramassées sur elles-mêmes, les bras tâtant l'eau, me font penser à des grenouilles prêtes à sauter dans la rivière.

Je m'approche. L'activité redouble. La Marie, qui me sait derrière elle mais feint de m'ignorer, bouscule le linge pour montrer son zèle, et jongle avec le savon.

Plouf ! Elle a jeté une serviette dans le courant. Preste, elle la rattrape et l'agite à la surface, très vite, tout à fait comme un jeune fox secoue, pour jouer, ma savate.

Puis elle l'aplatit sur sa planche. Une énorme bulle d'air, retenue sous l'étoffe, forme une grosse cloque blanchâtre. Mais la vieille ne s'inquiète pas pour si peu : d'un coup de son savon cubique qu'elle assène au bon endroit, elle a crevé la cloque. Et elle promène, sur toute la serviette, ce pavé fondant qui have ainsi qu'une limace.

Maintenant elle malmène mon linge innocent, elle le triture, le malaxe avec les « ahan ! » geignards des boulangers qui pétrissent la pâte. Est-elle sorcière? Voici qu'un arc-en-ciel, sorti de ses mains, se délaie sur l'eau : un arc-en-ciel inconsistant, liquéfié, qui tourne, s'étire, change de couleur comme un caméléon ou un député, et suit le fil de l'eau.

La rivière, coquette, se pare d'une écharpe multicolore de bayadère.

D'ailleurs, écharpe éphémère : le moulin, là-bas, l'a happée ; peut-être l'enroule-t-il autour de ses aubes, comme nos mères-grand' enroulaient le lin sur la quenouille. Mais la Marie, qui a enfin consenti à m'apercevoir, d'un mot me détrompe, me désenchante :

— Ça, c'est la crasse qui s'en va.

Et moi qui poétisais cette mousse de savon impure !

La serviette a reconquis sa candeur primitive. Qu'elle est appétissante ! On en mangerait. La vieille, par acquit de conscience, la trempe une dernière fois dans la rivière, et la plaque sur le tas déjà lavé. Tout à l'heure, les bras tendus comme des câbles sous le poids de tout ce linge mouillé, elle poussera sa brouette vers la maison ; peu après les haies d'alentour se paviseront ; ce sera une exposition de blanc ; mon jardin, que je déclare modestement « grand comme un mouchoir de poche », en contiendra deux douzaines pour le moins, qui sécheront au bon soleil ; et plus tard, quand, rentré à Paris, j'ouvrirai à l'improviste mon armoire, je recevrai en plein visage tout le parfum de mon pays, si simple et pourtant si complexe, harmonieux mélange de thym, d'eau vive et d'air natal.

MARCEL HERVIEU.

UNE COLLECTION TRÈS RECHERCHÉE
DES AMATEURS ET QUI SERA
INTROUVABLE APRÈS LA GUERRE



LES DEUX BAIONNETTES

— Avec l'une on travaille, avec l'autre on rigole.

LA BAIONNETTE
LE PREMIER ILLUSTRÉ
SATIRIQUE FRANÇAIS

Collection complète de « LA BAIONNETTE »
en 4 volumes cartonnés. — Le volume : 4 francs.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, 30



**LES ATTAQUES DEVANT LA FERME DE BECQUINCOURT :
LES TROUPES D'ASSAUT SOUS LA MITRAILLE**

« Il semble, ont dit les relations officielles de l'attaque de Becquincourt, qui eut lieu, dans les premiers jours de juillet, qu'un cyclone dévastateur se soit abattu sur le village. Jamais notre artillerie n'avait encore parlé avec cette force. » Voici, dès que nos canons se turent, les régiments qui marchent à l'assaut

de la position : seuls quelques mitrailleurs s'opposèrent à l'élan de nos troupes qui, couchées, laissèrent passer la rafale de balles, puis repartirent et, d'un seul élan, franchirent le village dont rien ne restait que quelques murs. Les photographies que nous donnons ici grandies n'ont pas subi de retouches.

NOTRE FLOTTE DE COMBAT

AVANT-PROPOS

NUL ne méconnaît, à l'heure actuelle, l'importance considérable du blocus des Puissances Centrales par les flottes alliées, importance qui va croissant de jour en jour, et qui fait du temps un de nos plus précieux auxiliaires.

D'autre part, les récents événements de Grèce ont démontré surabondamment l'avantage qu'il y a à faire appuyer une réclamation diplomatique par une démonstration effectuée par une force navale se montrant opportunément.

Ces faits seuls suffiraient à justifier l'existence des formidables flottes de combat que les différentes nations ont construites et entretenues, ainsi que les sacrifices énormes qu'elles exigent, quand bien même, comme cela a eu lieu durant les vingt-deux premiers mois de la guerre, ces flottes n'auraient pu remplir leur but principal, qui est de se mesurer avec la flotte ennemie.

Or, entre toutes les nations alliées, aussi bien par sa situation géographique en Europe (avec ses 3 000 kilomètres de côtes bien pourvues de rades et d'abris naturels) que par son rang de deuxième grande puissance coloniale, la France est obligée d'être une grande puissance maritime, au même titre et pour les mêmes raisons que son alliée, l'Angleterre.

Or, il n'est pas un Anglais, quelle que soit sa condition, qui ne connaisse la marine anglaise, même dans ses moindres détails, qui ne s'intéresse à son développement, à ses résultats d'entraînement, aux progrès des armements et des constructions neuves.

En France, rien de tout cela; le grand public, même dans les classes les plus éclairées, ignore tout de la marine.

Or, de cette ignorance, la marine souffre. Elle en souffre moralement, car il est pénible pour des gens qui, en paix comme en guerre, mènent une existence dure et périlleuse, toute d'abnégation et de dévouement, de ne pas se sentir soutenus par la pensée que leurs efforts sont suivis et compris de la Nation pour la sécurité et la gloire de laquelle ils agissent, et de n'être rappelés à l'attention publique qu'à l'occasion des catastrophes qui, jalonnant la route sanglante du progrès, endeuillent notre marine nationale.

Cela encore ne serait rien, mais ce qui est plus grave, la marine en souffre matériellement, dans son existence même.

En effet, si la France, deuxième puissance navale du monde il y a quelques années, a pu descendre au cinquième rang, se voyant successivement devancer par les États-Unis, le Japon, et même, jusqu'à ces toutes

dernières années, par l'Allemagne, elle le doit à l'indifférence absolue du Parlement, conséquence immédiate de cette ignorance du grand public.

Et cette influence de l'opinion publique est si vraie et si forte, que c'est seulement en arrivant à l'intéresser aux choses de la mer, au moyen d'articles de revues, de conférences, de ligues populaires, que l'empereur d'Allemagne, dans un pays pourtant monarchique, a pu réaliser son désir de doter ce pays (continental s'il en fut, avec ses 1 350 kilomètres de côtes basses, marécageuses pour la plupart, sans abris naturels) d'une flotte de guerre moderne et puissante, égalant et dépassant presque notre flotte française.

C'est donc faire œuvre utile, nécessaire même, que de faire connaître au grand public ce qu'est la flotte de combat qui défend ses frontières maritimes, garde les colonies qu'elle seule a permis de conquérir, et va représenter au loin le pavillon aux trois couleurs.



LE NAVIRE DE GUERRE

Généralités. — Éléments de puissance.
— Classification de la flotte.

Pour donner une idée de l'ensemble complexe qu'est un navire de guerre, nous allons voir quelles sont les principales qualités que doit posséder un bâtiment, quel qu'il soit.

Ce sont :

1^o *Qualités nautiques* ;

Elles dépendent surtout des formes du bâtiment et comprennent :

La stabilité, résistance du navire à l'inclinaison ou au chavirement ;

La flottabilité, résistance du navire à l'enfoncement ;

La facilité d'évolution, permettant au navire de tourner rapidement et dans un espace restreint ;

La navigabilité, qui comprend l'ensemble des installations assurant la manœuvre du navire, sa sécurité et celle de l'équipage par mer agitée, qui, en un mot, fait que le navire est « marin ».

2^o *Qualités de marche* :

La vitesse, le rayon d'action.

A ces qualités, on doit ajouter la *solidité*, qualité commune à toute construction, et l'*habitabilité*, qui doit être telle que le personnel se trouve dans des conditions d'hygiène et de confort aussi satisfaisantes que possible, étant donné le service toujours très pénible à bord.



Si maintenant nous revenons à notre navire de guerre, il faut d'abord se pénétrer d'une vérité qui semble trop évidente lorsqu'on la formule, mais que trop souvent on a oubliée, à savoir que : le navire de guerre ne doit être conçu que dans un seul but : *le combat*. A bord, tout ce qui ne sert pas à accroître la puissance militaire est non seulement inutile, mais nuisible.

Le navire de guerre type devra posséder au plus haut degré les qualités *militaires*, qui sont :

Qualités offensives. (Les armes actuellement en usage sont le canon et la torpille; le combat à l'éperon est définitivement abandonné par toutes les marines, sauf contre les sous-marins, contre lesquels, bien souvent, l'éperon est l'arme la plus efficace.)

Qualités défensives: cuirasse, compartimentage, disposition judicieuse permettant de réduire autant que possible les ravages produits par les coups de l'ennemi.

Cependant, les qualités énumérées plus haut devront-elles être reléguées au second plan?

Loin de là, nous allons voir que la plupart jouent pendant le combat un rôle très important :

Qualités nautiques :

a. *Stabilité*. — La stabilité donne au navire la faculté de s'incliner d'un angle considérable sans chavirer. Elle dépend à la fois de la position des poids à bord et des formes extérieures qui s'immergent, lorsque le navire s'incline. Les rappels à sa position droite sont d'autant plus brusques que la stabilité est plus grande.

Donc, pour le navire de guerre, il ne faudra pas avoir une stabilité exagérée, surtout pour de petits angles d'inclinaison, sans quoi les roulis trop vifs rendraient inefficace le tir de l'artillerie, en contrariant le pointage des pièces.

On exprime ce fait en disant qu'il doit avoir « de la stabilité de plate-forme » (1).

D'autre part, il ne suffit pas d'assurer la stabilité dans les circonstances ordinaires de navigation, il faut encore qu'elle le soit après avaries de combat, d'où nécessité d'une stabilité assez forte pour le navire intact, les brèches à la flottaison ayant pour effet de la diminuer rapidement.

b. *Flottabilité*. — La flottabilité dépend de la différence entre le volume de la coque qui peut être rendu étanche, et celui de la partie normalement immergée. Elle devra également être protégée contre les coups de l'ennemi.

c. *Facilité d'évolution*. — Elle dépend de la forme du bâtiment et de l'appareil à gouverner. Ces navires de guerre doivent pouvoir évoluer rapidement sur le champ de bataille. L'appareil à gouverner devra obligatoirement être soustrait aux coups de l'adversaire, car c'est un des organes vitaux du bâtiment.

d. *Navigabilité*. — Un navire de guerre doit pouvoir lutter ou remplir toute mission, quel que soit le temps. Par ses formes extérieures et une répartition judicieuse des poids, il sera donc nécessaire de lui donner la meilleure navigabilité possible, lui permettant en particulier d'utiliser toutes ses pièces, même par mauvais temps (2).

Qualités de marche :

a. *Vitesse*. — Sur le champ de bataille, comme dans la navigation en temps de guerre, la vitesse sera un des facteurs très importants du succès :

Il faut de la vitesse pendant le combat pour pouvoir prendre la position la plus favorable par rapport à l'ennemi, et la conserver. Il en faut également pour rechercher ou conserver le contact de l'ennemi (3), porter des ordres, poursuivre les bâtiments de commerce, etc.

En outre, les nécessités du combat exigeront des changements de vitesse brusques et inattendus que devront permettre les appareils moteurs et évaporatoires. Ceux-ci, organes vitaux, devront naturellement être mis à l'abri des projectiles ennemis.

L. MARIAK.

Enseigne de vaisseau

(A suivre.)

(1) Le mot « stabilité » est pris dans ce cas dans son sens courant, différent, comme l'on voit, de son sens scientifique.

(2) C'est pour avoir négligé ce principe que les croiseurs anglais *Good-Hope* et *Monmouth*, sous les ordres de l'amiral Craddock, furent coulés à Coronel (Chili) le 1^{er} novembre 1914, sans presque avoir pu riposter aux coups du *Sharnhorst* et du *Gneisenau*, la mer démontée ne leur permettant d'utiliser que leurs deux pièces en tourelle sur le pont.

(3) C'est grâce à leur vitesse de 27 nœuds, supérieure de 4 nœuds à celle des croiseurs franco-anglais de la division des Antilles, que les croiseurs allemands *Dresden* et *Karlsruhe*, partis du Mexique au début des hostilités, ont toujours pu échapper aux croisières établies contre eux, amorcer le guet-apens de Coronel (1^{er} nov. 1914) jusqu'au moment où on put les embouteiller et les désarmer.

Trois portraits de Paulette Verdoot, la danseuse étoile de Bruxelles.



PLUTOT LA MORT QU'UN TORTIL DE BARONNE ALLEMANDE

Elle riait... Elle dansait... Et chaque fois que le lourd rideau du théâtre royal de la Monnaie descendait pour la cacher, des applaudissements frénétiques l'obligeaient à se relever, car la petite étoile était l'idole des Bruxellois. La guerre vint. Toute frêle, toute menue, la jolie Paulette Verdoot n'eut pas peur. Elle ne voulut pas quitter Bruxelles et tandis qu'elle remplaçait ses jupes de gaze par le voile de l'infirmière, un ami cher, officier dans l'armée du roi Albert, se battait sous les murs de Liège.

Lorsque les Allemands arrivèrent sur la Grand'Place, Paulette Verdoot savait que son ami était prisonnier. Cependant la jeune femme ne sentit pas faiblir son courage. Confiante, elle attendait, sachant comme tous les Belges que les Alliés vengeraient un jour son pays malheureux.

Parmi les hobereaux prussiens qui, avec l'insolence de leur race, faisaient traîner leur sabre et sonner leurs éperons sur l'asphalte du boulevard Anspach, un hauptmann avait remarqué l'artiste. Il en devint amoureux, et son arrogante fatuité lui fit croire qu'il était irrésistible. Pourtant, malgré

le reflet de son monocle et son torse bombé sous le corset, ce joli cœur d'outre-Rhin n'obtenait que rebuffades et mépris. Il devint plus pressant et se fit même suppliant : il mit son tortil de baron aux pieds de la danseuse qui ne répondit même pas. Alors le reître redevint lui-même : il menaça et somma la vaincue d'avoir à se soumettre à ses caprices de vainqueur, sous peine de représailles. Il connaissait le camp où était interné l'ami de Paulette Verdoot. Il se vantait non sans preuves d'être l'intime du commandant du camp. Maître chanteur odieux, le Prussien posa ses conditions : un blason de baronne prussienne pour la danseuse ou le poteau d'exécution pour l'officier belge prisonnier.

Durant des semaines, Paulette Verdoot vécut dans des transes cruelles, se claustrant chez elle pour ne pas rencontrer son bourreau. Torture effroyable à laquelle elle crut ne plus pouvoir résister. Alors elle préféra la mort et, un soir, elle s'empoisonna pour éviter le supplice à celui qu'elle aimait.

La petite danseuse n'est-elle pas, elle aussi, est une des héroïnes de la guerre.



LE COQ DE VERDUN EST TOUJOURS DEBOUT...

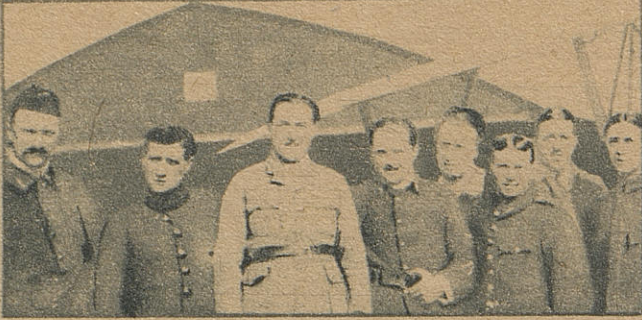
Et Verdun est chaque jour bombardé. Un à un les monuments de la vieille ville tombent sous les obus. La mairie, la cathédrale, le théâtre, n'existent plus. Ces jours derniers, ce fut au tour du musée de servir de cible aux 380. On voit par le document ci-contre comment ils ont ravagé

la salle consacrée à la collection des oiseaux. Par un hasard miraculeux et qui a la valeur d'un symbole, le coq est resté si vivant, si bien dressé sur ses ergots qu'on penserait qu'il va pousser encore un cocorico éclatant comme un défi et comme le cri de la victoire.

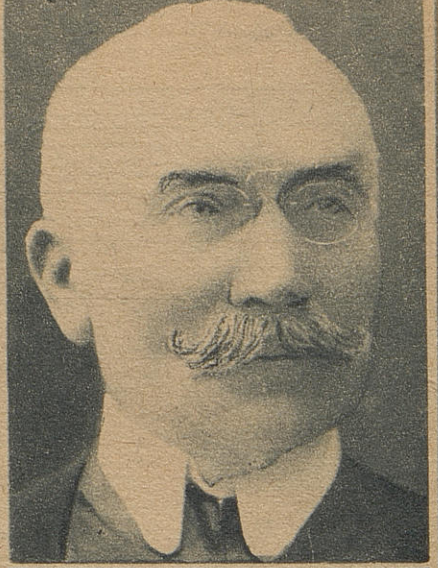
EN MARGE DE LA GUERRE



Un nouvel " As ". L'adjudant aviateur Maxime Lenoir, qui vient d'abattre sur nos lignes de Somme son cinquième fokker.



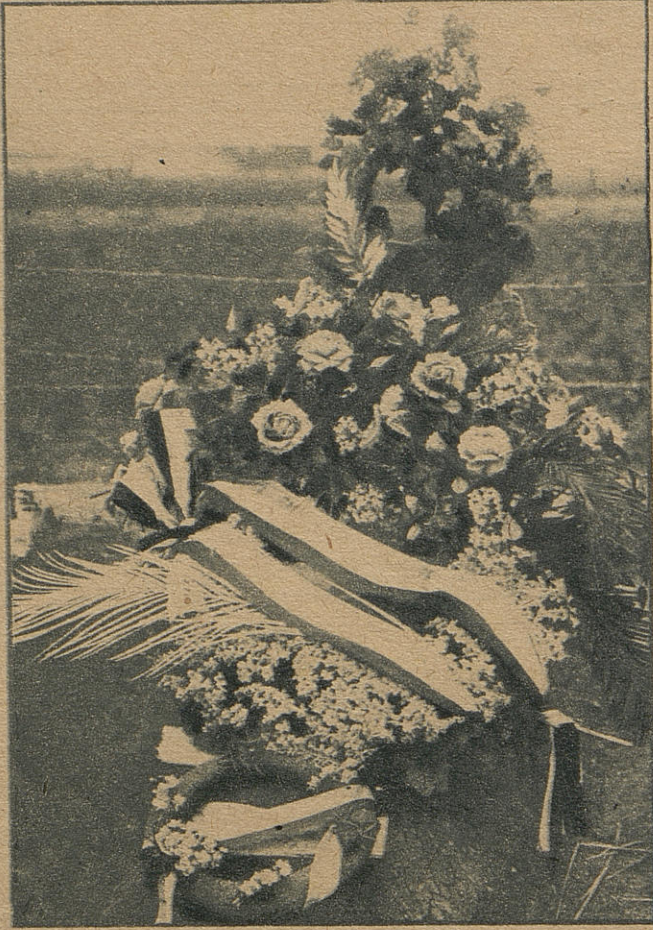
UNE ESCADRILLE D'AVIATEURS CHAMPIONS
De gauche à droite: De La Plane (aviateur); Marcel Berthet (cycliste); Champiseau (motocycliste); Sadi-Lecoq (aviateur); Boyau (rugby); Miquel (cycliste); Gondroman (rugby); Sercent (cycliste).



Le président Monier, dont on sait la compétence et le patriotisme, vient d'être nommé premier président à la Cour d'appel.



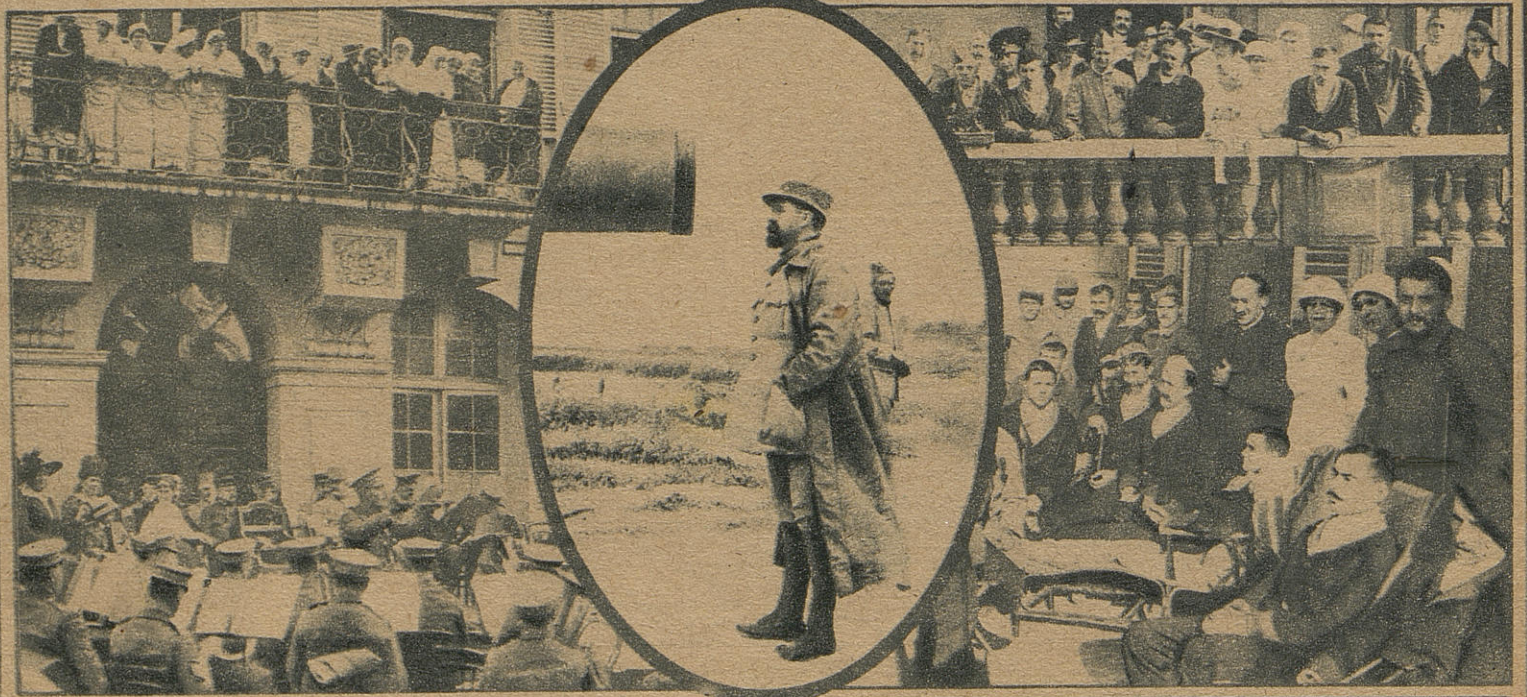
Quelques membres du conseil municipal de Verdun se sont réunis en séance à Paris.



La tombe du capitaine duc de Rohan, député, mort au champ d'honneur, toute fleurie des couronnes de ses frères d'armes.



Le roi Nicolas de Monténégro à Paris, au moment où il sort de l'Élysée.



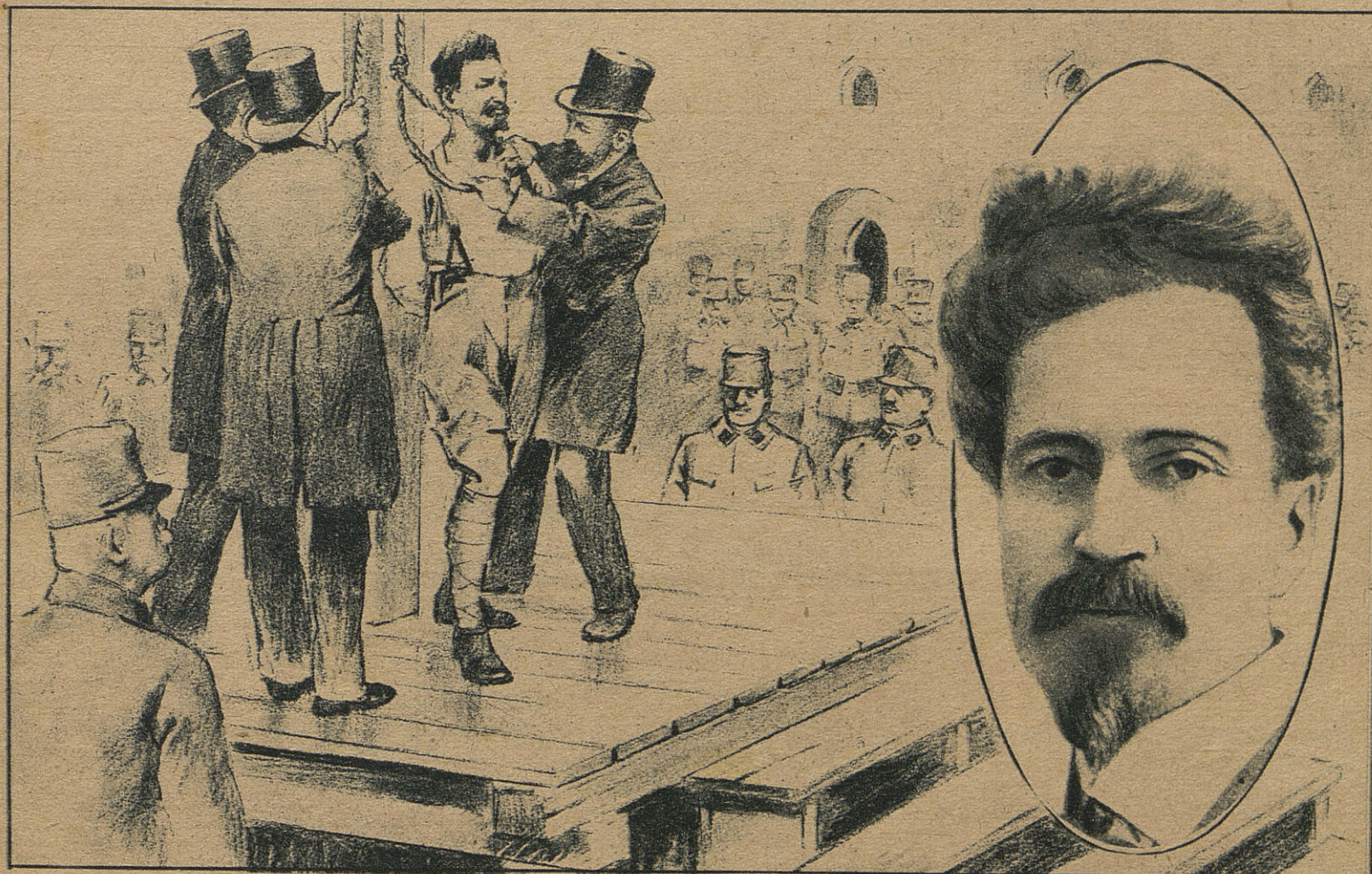
Un concert à l'hôpital militaire italien. Au milieu des infirmières de la Croix-Rouge, Mme Tittoni, femme de l'Ambassadeur d'Italie.

Comme devant le phono... Ici c'est la gueule d'un canon... et le chanteur n'est autre que le célèbre ténor Franz de l'Opéra, adjudant d'artillerie.

A l'hôpital du Val-de-Grâce, la musique écossaise, le jour même où elle va quitter Paris pour le front, donne un concert aux blessés.



L'exécution du capitaine Fryatt, à Bruges. — (En médaillon) : la victime.



La pendaison de Cesare Battisti, député de Trente. — (En médaillon) : la victime.

DEUX ASSASSINATS QUI COUTERONT CHER AUX AUSTRO-BOCHES : ILS FUSILLERENT LE CAPITAINE FRYATT ET PENDENT LE DÉPUTÉ BATTISTI

Jamais nos ennemis n'ont compris la beauté d'être généreux. Avec leur mentalité d'hommes des bois qui n'attachent de prix qu'à la force, ils viennent encore de soulever contre eux la colère et le mépris du monde entier, en fusillant le capitaine anglais Fryatt, capturé à bord du "Brussels". Son crime?

Le 28 mars, attaqué par un de leurs sous-marins, le "U-33", il s'était défendu. Quant à Cesare Battisti, député de Trente, les Autrichiens l'ont pendu, encore tout couvert de blessures, parce qu'il avait défendu les armes à la main, dans les rangs de l'Italie, la cause sacrée des provinces irrédentes.

J'ai vu...



TOMMY SUR LES CHAMPS

" Vos Sud-Africains, vos Canadiens et vos Australiens sont des héros. Quant à votre infanterie et votre artillerie, elles valent les nôtres. J'en puis parler. Je les ai vues à l'œuvre. " Telles sont les fortes paroles dites par un de nos glorieux chefs des armées de Picardie au général sir Douglas Haig commandant en chef des

DE BATAILLE DE LA SOMME

troupes britanniques en France. Et de fait, quand on sait les formidables défenses que les Anglais ont emportées à Pozières et au bois Derville, on pense comme les troupes du Kronprinz de Bavière, qui leur sont opposées, " qu'on ne peut professer que de l'admiration pour le splendide effort des soldats anglais ".